

Les sens de l'engagement

Vendredi 23 octobre 2015

[Maxime Maillard](#) [1]



LITTÉRATURE En marge du festival «Ecrire pour contre avec les frontières», prévu à Genève, plusieurs parutions questionnent les liens entre art d'écrire et citoyenneté. Retour de la littérature engagée?

Les options de publication

Non

Journaliste:

Maxime Maillard

«Qu'est-ce qu'écrire? Pourquoi écrire? Pour qui écrit-on?», demandait Jean-Paul Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature?*, paru en 1948. Trois interrogations qui forment la colonne vertébrale de cet essai-manifeste de la littérature engagée. Un ouvrage aussi polémique qu'incontournable pour qui souhaite, aujourd'hui encore, penser les liens entre art d'écrire et action dans le monde. S'élevant contre l'idée de la gratuité de la création littéraire – alors incarnée par le surréalisme –, Sartre développe une théorie de l'écriture envisagée comme *praxis*. Théorie qui suppose, plutôt qu'un rapport contemplatif au réel, un engagement total dans l'œuvre – lieu par excellence du dévoilement du monde et de la situation de l'homme dans l'histoire.

SONDER LE MONDE

Eminemment politique, quel écho la conception sartrienne de la littérature peut-elle trouver dans un contexte où le néolibéralisme a triomphé des idéologies rivales, alors que l'auteur de *La Nausée* s'exprimait à la fin de Seconde Guerre mondiale, à une époque idéologiquement polarisée par la Guerre froide? Quel écrivain affirmerait encore qu'il écrit pour changer le monde? Le texte est-il toujours le lieu de l'engagement citoyen des auteurs, le terrain d'une lutte, d'un contre-pouvoir?

Des interrogations qui seront au cœur des rencontres organisées par le festival «Ecrire pour contre avec les frontières». Pour sa troisième édition, la manifestation chapeautée par la Maison de Rousseau et de la Littérature (MRL) de Genève accueille du 28 au 30 octobre des auteurs autour de problématiques sociopolitiques contemporaines. Avec pour dénominateur commun cette conscience (très sartrienne) que, selon les mots de Pascal, «nous sommes tous embarqués». Sous forme de dialogues, écrivains et poètes aborderons les thèmes de la place de la littérature dans la société (Metin Arditi et Léonora Miano), de la migration (Nicolas

Verdan et Denis Lachaud), des liens entre poésie, éthique et politique (Hédi Kaddour et Antonio Rodriguez), et du roman comme espace possible de représentation de la mémoire du XXe siècle (Daniel de Roulet et Hédi Kaddour).

Si la thématique de l'engagement a parfois souffert d'un accueil mitigé, sa voix n'a cessé de refaire surface au cours des deux derniers siècles. Depuis l'autonomisation du champ littéraire (autour de 1850) le mouvement de balancier entre esthétisme et réalisme politique a bercé l'histoire des lettres. Dans son livre, *Littérature et engagement* (Seuil, 2000), Benoît Denis rappelle que l'idée de littérature engagée émerge «parce qu'en contrepoint s'installe au même moment la tentation permanente de l'art-pour-l'art».

Une conception fondée sur l'idée d'une beauté éternelle, étrangère aux remous de l'époque, notamment illustrée par ces vers de Baudelaire: «Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait/D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve». Parnassiens, Symbolistes, Hussards autour des années 1950, puis plus près de nous, les tenants du Nouveau Roman, tous ont exprimé leur soupçon vis-à-vis de l'engagement au nom d'un amour du style. De l'autre côté, ils sont nombreux, après Voltaire, à avoir fait coïncider art d'écrire et emprise sur le réel: de Hugo à Houellebecq, en passant par Camus, Calvino, Frisch ou Kundera.

EN SUISSE ROMANDE

Qu'en est-il aujourd'hui? Peut-on parler du retour d'une littérature engagée? C'est l'avis du Genevois Daniel de Roulet (notre interview page suivante) dont le récent *Tous les lointains sont bleus* (Phébus, 2015) réunit une trentaine de chroniques glanées au fil de voyages déclenchés par une lecture, une question, une rencontre. Recueillant la rumeur du monde dans un style vif et factuel, elles associent divagation et réflexion pour rendre compte de l'état du monde. Et confirment au passage le souci éthique d'une œuvre ouverte à la vie des gens et attentive aux travers de l'humanité.

Une attention qui traverse aussi le dernier opus d'Alexandre Friederich, *Fordetroit* (Allia, 2015) Un récit en immersion dans la ville de Détroit, où l'auteur a séjourné. Dans cet ancien fleuron de l'industrie automobile à présent paupérisé, les habitants, tels des atomes désolidarisés les uns des autres, sont réduits à l'état de survie. Observant la «faillite industrielle des âmes», la stérilité des services de l'Etat, le délabrement des structures sociales et sanitaires, l'auteur pointe du doigt un système capitalisme arrivé à son point de rupture, et menaçant nos démocraties européennes. D'où la thèse centrale du livre: «Detroit est l'avenir de l'Europe.» Une mise en garde qui a pour corollaire la défense de la littérature, envisagée comme recherche infinie, effort pour ne pas se laisser gagner par la fausse vie.

Cette démarche empirique est également à l'origine du roman de Nicolas Verdan *Le Mur grec*, récemment paru chez Campiche Editeur. Fruit de deux années d'investigations en Thrace orientale et à Athènes, cette fiction critique décrit – autour d'une intrigue policière bien ficelée – l'état des relations entre l'agence européenne en charge de la lutte contre l'immigration clandestine, la police grecque et les réseaux de prostitution. La construction d'un mur le long de l'Evros (fleuve séparant la Grèce de la Turquie) révélant des enjeux politiques, liés à la souveraineté du pays par rapport à la troïka. Enjeux aussi économique, judiciaire (et romanesque!) puisque l'ouvrage a été confié à un entrepreneur privé (l'Allemand Niklos Strom), lui-même impliqué dans une sale affaire de meurtre en lisière d'un bordel.

Ces publications le montrent: qu'il s'attache au sens, qu'il épingle nos représentations, ou s'incarne dans la forme, l'engagement n'est pas réductible à l'expression d'une thèse à visée politique, d'un message, ainsi que le reprochaient à Sartre ses détracteurs. Responsabilité de la forme et sens éthique ne sont d'ailleurs pas exclusifs l'un de l'autre. Ce que suggérait Jacques Prévert avec sa boutade «Je suis un écrivain langagé»¹. Si la révolution socialiste n'est plus à l'ordre du jour (du moins pas dans les mêmes termes qu'après-guerre), si les

auteurs écrivent sans doute moins pour changer le monde que pour le préserver, la plupart entretiennent, à des degrés divers, un lien d'implication dans la sphère publique.

- [1](#). Cité par Sonya Florey, *L'Engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Presses universitaires du Septentrion, 2013, p. 17

«Mon vocabulaire est politique»

Né à Genève en 1944, Daniel de Roulet a bouclé l'an passé (avec *Le Démantèlement du cœur*) un cycle romanesque de plus de 2000 pages sur le péril nucléaire, intitulé *La Simulation humaine*. A l'aise aussi dans la forme courte et le recueil (*Ecrire la mondialité*, 2013) cet ancien architecte et ingénieur fait partie de ceux pour qui écrire est indissociable d'une dimension éthique.

C'est pourquoi on retrouve ce militant antinucléaire de la première heure s'occuper d'ateliers d'écriture dans les prisons, ou soutenir les auteurs de la nouvelle génération. Par exemple en finançant (grâce au Prix Culture et Société de la ville reçu en avril dernier) *Reportage climatiques*. Un ouvrage à paraître aux Editions d'autre part (et à découvrir dans nos pages), dans lequel douze voix romandes imaginent des alternatives au changement climatique. Rencontre.

L'héritage sartrien de l'engagement en littérature est-il toujours d'actualité selon vous?

Daniel de Roulet: Je pense que la fin de la Guerre froide change la donne. Avant 1990, les écrivains, et pas seulement Sartre – plus près de nous, il y a Frisch, Dürrenmatt, Kundera – tous se situaient par rapport à l'Histoire. Ils ne pouvaient pas faire autrement. N'importe quel écrivain était en permanence interrogé sur son parcours politique. On regardait s'il avait appartenu au parti communiste, à quel moment il y était entré, sorti, s'il avait critiqué les staliniens, etc. Ça faisait partie de la figure de l'auteur. Cette glorification de la dimension politique des écrivains a sans doute été trop forte de sorte qu'après 1990, on observe une forte réaction: beaucoup disaient alors que l'écriture, ce n'était pas cela. Le capitalisme avait gagné contre l'utopie communiste. C'était considéré comme le seul système en place, et la littérature n'avait plus à se préoccuper de ça, mais plutôt de la vie quotidienne.

Comment vous situez-vous personnellement?

– J'ai publié mon premier livre en 1993, mais j'ai été influencé par ce climat d'avant la chute du bloc communiste. C'est pourquoi mon vocabulaire est politique, du fait de mon histoire. Je crois que depuis quelques années, je ne sais pas combien exactement – chez moi c'est Fukushima – on assiste à une renaissance d'écrivains qui se préoccupent de ce qui se passe dans le monde. Bien entendu, ceux qui sont nés durant la Guerre froide n'ont jamais cessé de se préoccuper de ces questions. Günter Grass par exemple, ne peut pas écrire sur la dimension intime sans lien avec le politique.

Mais leur aura publique ou politique n'est plus la même. La figure de l'intellectuel a changé...

– Oui, Sartre écrivait des romans à thèse. Aujourd'hui, ça n'intéresserait personne. La figure de l'intellectuel a changé, mais le monde a changé: la littérature est devenue secondaire par

rapport au showbiz; les intellos – BHL et compagnie – se construisent une image dans un tout autre milieu que le texte, que la littérature elle-même. On n’attend plus leur prochain livre, mais leur prochain coup de gueule; ils doivent être médiatisés pour exister. Ce n’est pas l’image que j’ai de l’écrivain engagé.

Quelle est-elle?

– J’en ai parlé dans *Ecrire la mondialité*; je suis plus attaché à l’idée d’«engagement délogé», soit prendre une distance que je n’ai pas normalement et que l’écriture me donne. Par exemple, quand je réfléchis au climat, je suis engagé. Mon mode de réflexion là-dessus est militant; je pense qu’on va dans le mur. En revanche si j’écris des romans, j’ai en tête cette distinction qu’un penseur allemand comme Jonas fait, et qui consiste à dire: il y a le fait de savoir, et le fait de croire. C’est-à-dire: nous savons que le climat se détériore mais nous n’y croyons pas. Et pour moi, le «croire» est rendu possible par la fiction. A partir du moment où je construis un personnage qui est dans la fiction, avec lequel le lecteur peut sympathiser, je favorise le développement de sa croyance.

L’écriture est-elle un prolongement de votre militantisme?

– Lorsque j’ai repris l’écriture en 1993, la seule visée militante que j’avais était d’écrire pour les scientifiques. Je voulais leur raconter des histoires et pensais qu’ils devaient se poser des questions morales, tout comme les littéraires s’interrogent sur les savoirs scientifiques. Tout cela est né dans un contexte de mobilisations antinucléaires. Mais avec la question du climat aujourd’hui, les choses sont encore plus claires. Parce que toutes les données du GIEC n’auraient jamais été acceptées par les lettrés il y a vingt ou trente ans. Ce ne sont que des simulations d’ordinateur, des modèles mathématiques qui n’auraient pas été pris au sérieux. Les pires climato-sceptiques sont souvent des anti-scientifiques, des héritiers de la critique de la technologie.

Comment votre engagement se décline-t-il en fonction des genres que vous investissez: roman, essai, reportage?

– Je ne considère pas avoir écrit d’essai. *Ecrire la mondialité* n’est pas une théorie sur la mondialité. Ce sont des fragments dont le thème transversal se trouve être la mondialité. Si j’écrivais des essais, au sens d’une théorie sur un sujet, j’arrêteraient d’écrire des romans. Comme je ne suis pas au clair sur beaucoup de sujets, le roman me permet d’avoir plusieurs éclairages, au moins deux, sur la même réalité, à travers mes personnages. Après, il y a ce que j’appelle la chronique, avec un personnage qui dit «je». C’est moi, je parle de choses qui me sont arrivées. Les chroniques sont déclenchées par un décalage entre des attentes que j’avais par rapport à un voyage, appelons ça la connaissance «Lonely Planet», et ce que je trouve quand j’y vais.

L’engagement suppose-t-il une conformité entre l’écriture et la pratique de vie?

– Oui, je trouve qu’un écrivain ne peut pas être honnête sans raconter certains événements marquants de sa biographie. En 2006, j’ai publié *Un dimanche à la montagne*, livre dans lequel je raconte comment j’ai incendié un chalet, pensant, à tort qu’il était habité par un ancien nazi. Beaucoup de gens m’avaient dissuadé de le publier, disant qu’on allait me tirer dessus. Mais je l’ai publié quand même. De même, lorsque Grass raconte qu’il a été un jeune SS, il met la touche finale à son propre engagement. Il dit clairement: ce n’est pas si simple

d'être un auteur de gauche aujourd'hui pour moi. Il se fait plein d'ennemis, il s'auto-fragilise en racontant un épisode qui n'est pas à sa gloire. Mais je pense que cela fait partie de la nécessité d'avoir une conformité minimale entre ce que l'on raconte et ce que l'on fait.

PROPOS RECUEILLIS PAR MAM

«La poésie commence par le plus commun»

Professeur de littérature à l'université de Lausanne et poète, Antonio Rodriguez sera à la Maison de Rousseau et de la Littérature, en compagnie d'Hédi Kadour, vendredi 30 octobre (19h à 20h) pour évoquer les liens entre politique, éthique et poétique. Créateur en 2011 d'un site dédié à la poésie romande, il s'est associé avec Eric Duvoisin en septembre dernier afin de mener une série d'enquêtes auprès des principaux poètes romands. «L'idée était de réaliser un état des lieux de ce que pensent ceux qui écrivent, de leur perception de l'engagement, de leur sentiment d'appartenance et de leur moyens d'action», explique-t-il.

AU QUOTIDIEN

Un travail de collecte et de synthèse qui fait écho à un mode journalistique qu'affectionnaient les quotidiens et les revues littéraires à la fin du XIXe siècle. En libre accès sur poésieromande.ch, les réponses des intéressés illustrent certaines mutations de la pratique poétique dans ses liens avec l'environnement sociopolitique, la citoyenneté et les styles d'énonciation.

Si les décennies qui suivirent la Seconde Guerre mondiale furent marquées en Suisse romande par une bipartition entre une poésie très esthétisante, – revendiquant l'inactuel (Philippe Jaccottet) – et une poésie plus critique et engagée dans son rapport aux bruits du temps (Alexandre Voisard), cette opposition ne tient plus aujourd'hui. «Presque tous les auteurs interrogés se disent concernés – pas forcément engagés – mais ils se reconnaissent immergés dans des questions politiques. Ce qui ne signifie pas qu'ils soutiennent la politique d'un parti par la poésie.» Le Bâlois Ferenc Rakoczy n'hésite ainsi pas à affirmer «je suis donc un poète engagé», tout en se méfiant du risque d'«assujettissement aux bannières».

Récusant la frontalité d'un discours militant, tous reconnaissent à la poésie la tâche d'œuvrer indirectement, par la métaphore, ou à partir de situations singulières, au plus profond de nos expériences. «La politique c'est ici, quand je sors de chez moi, dans le bus, avec mon voisin. Elle commence par l'environnement commun avant de passer au niveau des grands travaux de l'humanité», poursuit Antonio Rodriguez. Le décor quotidien devient politique, à la vue de mendiants entrant dans un bus (Sylvia Härrli) ou dans la proximité de lieux rappelant certains épisodes tragiques de l'histoire (Sylviane Dupuis). «A chaque fois qu'il y a de l'humain en crise, la poésie est là. C'est un discours qui résiste, qui tient dans le temps et reste un lieu pour l'ironie et la contestation.»

ÉTHIQUE DE LA LANGUE

Si le travail sur le langage reste une préoccupation centrale des auteurs sollicités, ce travail n'est plus dissociable d'un souci éthique. Prenant le contrepied de la théorie de l'art pour l'art – et du repli formaliste des années 1970 en France – beaucoup d'entre eux cherchent à explorer la langue en la confrontant à des thèmes comme l'écologie, la précarisation des rapports de travail, la mémoire douloureuse, les injustices sociales, l'attention au soin. «Un travail qui implique d'incarner de manière personnelle ce qui nous heurte et nous touche» Qui implique aussi un effort de remotivation sémantique, lorsque certains mots sont devenus le lieu d'une crispation. C'est ce qu'a fait Antonio Rodriguez avec le mot «Europe» dans *Big bang Europa*. «Alors que tout semble s'effondrer autour de nous, je me demande ce qu'il adviendra de nos vies et des Etats de droit, de ce projet européen qui s'est bâti sur les cendres

de la guerre.»

Reste la question du médium. Selon lui, la confidentialité de la poésie contemporaine (tant commerciale que médiatique) aurait pour corollaire une indépendance préservée. Ses réseaux de distribution confidentiels, à l'écart du marché traditionnel, lui confèreraient même une force critique symbolique. «Dans notre société ultralibérale, la poésie ne vient-elle pas narguer les best-sellers et toute l'industrie du livre, pour résister autrement?»

Antonio Rodriguez, *Big bang Europa*, Tarabuste, 92 pp.

L'auteur participera à un débat avec Hédi Kaddour (Chef adjoint de la revue Po&sie) sur les liens entre éthique, politique et poétique. Ve 30 octobre, de 19h à 20h, Maison de Rousseau et de la littérature.

www.m-r-l.ch [2]

Lire.

Daniel de Roulet, *Tous les lointains sont bleus*, Phébus, 2015, 256 pp.

Le Démantèlement du coeur, Buchet Chastel, 2014, 208 pp.

Débat.

Daniel de Roulet débattrait avec Hédi Kaddour le vendredi 30 octobre (20h30). Dans le cadre du festival «Ecrire pour contre avec les frontières», les deux auteurs discuteront des liens entre l'art du roman et la mémoire du XXe siècle.

Programme et réservations sur: www.m-r-l.ch [2]

Le Courrier

[Livres](#) [3][Culture](#) [4][Camus](#) [5][culture](#) [6][Daniel de Roulet](#) [7][écrire](#) [8][écriture](#) [9][engagement](#) [10][Les Unes de Mag](#) [11][littératures](#) [12][Sartre](#) [13][Maxime Maillard](#) [14][Les Unes du Mag culturel](#) [15]

Vous devez être [loggé](#) [16] pour poster des commentaires